Pourquoi ne pas franchir soi-même le mur du son?

Autor(en): **Greminger, Walter**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682338

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

POURQUOI NE PAS FRANCHIR SOI-MEME LE MUR DU SON?

De nos jours, que ne dit-on sur la vieillesse, que d'encre ne fait-elle couler? En bien, presque sans exception. Souvent, des remarques valant la peine qu'on y réfléchisse, mais en tout cas fondées sur de bonnes intentions. Quant aux objets mêmes de cette «sollicitude», soit les personnes âgées, ils ne prennent jamais ou que très rarement la plume. A quoi bon, se disent les uns. Et les autres, qui peut-être ne demanderaient pas mieux, ne se sentent déjà plus la force ni les capacités nécessaires.

«Le fameux conflit des générations est dû sans doute et non en dernier lieu au fait que nous ne respectons pas le droit à la personnalité de nos enfants.» L'auteur avec son petit copain Doudou dont il a beaucoup appris.

D'où, pour une fois, quelques réflexions d'un vieillard sur certaines facettes de l'âge venant – quelques-unes seulement des innombrables qui préoccupent notre société. Oh, certes: celles d'un vieillard. Bien que ce terme, aussi vrai qu'honnête, soit évité dans toute la mesure du possible par les nouvelles règles culturelles établies en ce qui concerne les rapports avec les personnes âgées... c'est avec ménagement qu'on ne parle plus aujourd'hui que de «génération des rentiers», du «troisième», voire du «quatrième» âge, ou encore des «seniors». Tout comme dans les alternances des surchauffes conjoncturelles, l'on est passé de la «main-d'œuvre étrangère» aux «travailleurs immigrés» ou «saisonniers».

Vu sous cet angle, cela flatte non seulement le sujet concerné, mais encore ennoblit ceux qui s'en occupent.

Nous leur en savons gré.

Cela soutient un tantinet le sens vascillant de notre valeur et, en tout état de cause, nous met un peu de baume au cœur.

Mais cela ne fausse-t-il pas aussi un peu les rapports? Au gymnase déjà, on nous apprenait que la déchéance physique humaine commençait dès la 25ème année. A cet âge là, les quinquagénaires étaient déjà des croulants. Et, s'ils avaient déjà existé, les rentiers AVS eussent sans conteste été à nos yeux de véritables «petits vieux». Ce décalage du paramètre gérontologique progresse insensiblement. Ainsi, quand, aujourd'hui, un octogénaire relativement vert fait entendre à son ami de 73 ans – l'un des rares qui lui soient restés des années glorieuses – qu'il vient, il y a quelques mois, de fêter un nouvel anniversaire couronné d'un zéro, alors, c'est bien lui le vieillard tandis que son toujours entreprenant ami «est loin encore» de mériter cette épithète. Cela dit, il peut être parfaitement bénéfique de refaire siens, de temps à autre, les critères de la jeunesse. Cela pourrait grandement contribuer à apaiser quelque peu le soi-disant conflit des générations. Le rire aplanit bien des aspérités.

Evidemment, aux yeux de «Doudou», je serais un vieillard, moi aussi, si, à son âge, il pouvait déjà pousser la différenciation jusqu'à ce point. Il a aujourd'hui onze ans et demi, est le plus grand de sa classe et éveillé comme pas deux. Je le connais déjà depuis qu'il était «en route» et que ce qu'il est convenu d'appeler la destinée me désignât, à la place de son géniteur qui avait pris la poudre d'escampette, pour l'abriter sous mon aile ainsi que sa mère qui, à l'époque, n'avait personne pour l'assister, sinon son patron.

Peu après déjà qu'avec ma secrétaire, nous l'ayons ramené de la maternité à la maison, chez elle, il devint le rayon de soleil de mes

Le mouvement est source de jeunesse et de forme. Surtout la danse, parce qu'en plus, c'est amusant. Et si, lors de telles manifestations dans les centres de rencontre – comme ici, à l'Obertor de Winterthour – des jeunes voulaient bien pointer leur nez, le plaisir et le bénéfice s'en trouvaient accrus à coup sûr pour tous les participants.

jours (qu'alors déjà, l'on pouvait qualifier de vieux). Le fait de l'appeler «Doudou» est mon privilège exclusif, car, bien sûr, ce n'est pas son nom de baptême. Ce n'est en fait qu'une bribe d'une berceuse spontanée par laquelle – à la place de sa maman hypernerveuse à l'époque – j'avais pris l'habitude de l'endormir quand, presque chaque soir, après le travail, je passais voir tous les deux, en remplacement temporaire du second pôle relationnel qui, je l'espérais, viendrait un beau jour, combler le vide momentané.

Si j'avais eu l'ambition – d'ailleurs je ne l'ai jamais eue en dépit d'une profession impliquant le contraire – de rester jeune aussi longtemps que possible, mes deux «protégés» y auraient sans conteste grandement contribué. Surtout «Doudou», bien sûr. Quelle aventure à couper le souffle que d'accompagner doucement un petit homme dans sa découverte de lui-même et, facette après facette, du monde qui l'entoure.

En ce moment même, je serais presque tenté d'écrire plutôt sur le tout premier que sur le troisième ou quatrième âge. Car plus l'aventure se prolonge, plus on peut se demander qui, au cours de ces presque douze années, aura eu le plus à apprendre de l'autre – «Doudou» de moi ou moi de lui. Ce qui, il y a des années, avait certes traversé la dure-mère de mon cerveau à la lecture de Piaget, le célèbre psychologue enfantin suisse «1896–1985», n'a vraiment pris une forme réelle et vivante qu'au contact de «Doudou» (et d'autres enfants auxquels j'avais accès): Les enfants sont des personnalités à part entière dès le tout début, même s'ils ne savent l'exprimer que de façon provisoire, incomplète. Et pourtant: à l'âge présumé innocemment inconscient de trois ans à peine, «Doudou» m'avait chapitré par téléphone d'une façon qui – aussi touchante fût-elle – me «turlupina» des jours durant. J'avais écrit à sa mère une lettre énergique, peut-être un peu trop directe, qui l'avait fait pleurer. Lorsqu'elle lui eut révélé que c'était à cause de moi, il profita de la première communication téléphonique entre nous pour me dire mes quatre vérités, avec une indignation et une éloquence que je ne lui connaissais pas.

De cet incident, j'ai appris des choses essentielles. En particulier que le fameux – mais pour moi prétendu – conflit des générations qui isole de plus en plus les «vieillards» que nous sommes est dû sans doute et surtout au fait que nous sommes incapables de respecter les droits à la personnalité des enfants, des nôtres et des autres, surtout lorsqu'il sont petits.

Je ne puis, malheureusement, si je ne veux m'égarer dans les abstractions, renoncer dans ce qui suit à évoquer, là aussi, quelques exemples. Ainsi, il en est un auquel je me vois confronté depuis des années, sourire en coin: celui de mon propre isolement inhérent à ma génération.

«Il y a des années que je vous observe», me révéla récemment l'huissier de saisie de ma commune, une vieille connaissance à moi. «Tous les matins, vers les sept heures, vous êtes assis, exact comme un chronomètre, dans votre coin du Café de la Gare, lisez vos journaux et épiez les allées et venues des autres tel un éthologue observant celles des oiseaux multicolores et d'autres animaux dans un zoo.»

Mon interlocuteur eut au moins la délicatesse de taire qu'à ses yeux comme à ceux des autres, je suis «le vieux». Et pourtant, il en est sans doute ainsi. Car sinon, comment expliquer (sauf peut-être par ma mine), que j'ai toujours ma table bien à moi tout seul, alors qu'il y aurait de la place pour une demi-douzaine d'autres clients et qu'aux heures d'arrivée et de départ des trains, nombreux sont les voyageurs devant chercher régulièrement et longtemps une autre place à leur convenance, pour s'asseoir enfin, presque toujours, à des guéridons où se trouve déjà quelqu'un.

Dans notre pays, en effet, on ne s'asseoit à côté des vieux – pire encore, d'un vieux – que si l'on n'a d'autre choix. Quant aux restaurateurs chevronnés, eux aussi, il y a belle lurette qu'ils ont «pigé», pour employer un terme «branché». Surtout dans les régions de caractère essentiellement urbain où chaque place assise doit rapporter son quota. Ils dirigent, ou font diriger par le personnel, le vieillard solitaire – hôte choyé il y a quelques années à peine et accompagné avec mille égards à une table de choix – vers une petite table en bordure, au fond à gauche. Dans un coin où il n'a plus aucune chance, même devant un verre du meilleur Bourgogne, d'établir le dialogue avec les membres de la génération active.

Bon, voilà que j'ai peut-être cédé à quelque agressivité. En effet, et c'est ce qui explique mon petit sourire: comment donc étions-nous dans notre jeunesse? Non, nous n'étions certes pas «meilleurs», pas moi en tout cas. Qu'un vieux monsieur ou une vieille dame – pas obligatoirement des vieillards d'ailleurs – fussent déjà installés à une

bonne table, nous les ignorions souverainement du haut de nos vingt – ou même trente ans et en «dégotions» une vide ou, à la limite, occupée par quelqu'un pouvant avoir à peu près notre âge.
Une loi de la nature, donc, un atavisme inéluctable de toutes les jeunes générations de l'humanité? Possible, mais pas tellement probable non plus. Toujours est-il toutefois qu'à l'époque, il m'était impossible d'avoir des rapports naturels avec des contemporains poussiéreux. En effet, je n'avais pas eu de grands-parents dans ma famille, pas plus d'ailleurs qu'il n'y avait de «pépés ou de mémés» dans le locatif que nous habitions. Et quand, à l'occasion, lors de fêtes importantes, un grand-oncle ou une nonna faisaient leur apparition pour tapoter gentiment nos joues d'enfants, cela ne changeait rien au fait que nous trouvions ces «vestiges» plutôt menaçants que gentils. D'autant qu'en leur présence, nous devions nous montrer particulièrement sages et bien élevés, en vue de quoi nous subissions un entraînement spécial plusieurs jours avant leur arrivée... ce que nous pouvions être impatients qu'ils «débarrassent le plancher».
Voilà qui nous apprenait à garder nos distances. Mais, si les méthodes pédagogiques se sont quelque peu assouplies depuis, il n'en reste pas moins que les circonstances ayant engendré cette distance, précisément, entre les générations, se sont plutôt exacerbées. Où donc, dans nos coûteux appartements, reste-t-il – en dépit du nombre minime d'enfants – de la place pour héberger ses propres parents. Tous les lotissements n'ont pas le privilège d'être soutenus par un mécène comme le modèle de Winterthour, qui non seulement prône la communauté de vie entre jeunes et vieux, mais encore la met en pratique dans ses ensembles.
Cela dit, il serait malgré tout nettement plus facile de ne pas perdre le contact particulièrement stimulant avec les jeunes (ou plus jeunes) que ne le pensent généralement ceux qui, de ce fait précisément, s'enfoncent dans la solitude. Dans l'un de ses cas les plus spectaculaires, le fameux neurologue américain Oliver Sacks se souvient spontanément de cette phrase du Faust de Goethe: «Au début, il y avait l'acte» et, soudain, trouve la clé de l'un de ses plus étonnants cas de guérisons.* En d'autres termes: pourquoi ne pas percer soi-même le mur du son?
Dans de nombreux cas, cela peut mener à des enrichissements insoupçonnés. Si, il y a dix ans, quelqu'un m'avait laissé entendre qu'un jour je serai, pendant plus d'un an, captivé par plusieurs adolescents des deux sexes, c'eut été une image que j'aurais bannie au royaume des songes. Et pourtant, ils ont existé, ils existent, ces beaucoup plus jeunes. Tout simplement et bêtement parce que, toujours au Café de la Gare, provoqué par un groupe de séminaristes, je m'étais laissé aller à une objection par-dessus ma table, entendant prendre la défense du directeur de l'instruction publique du canton contre quelques assertions courantes à l'époque. L'ébahissement suscité par mon immixtion fut vite suivi de curiosité qui se prolongea par des rencontres bimensuelles, bien que le sujet du «directeur de l'instruction publique» fût épuisé depuis longtemps.
J'ai pris un plaisir énorme à ces rencontres, et non seulement à cause de la jeunesse de mes hôtes. Selon toute apparence, «le vieux» ne semblait pas leur déplaire à eux non plus. Bien qu'aujourd'hui ils occupent tous un poste de responsabilité dans l'enseignement quelque part, je ne sais où, certains continuent de m'envoyer de gentils vœux de Noël et de Nouvel An.
De telles relations – et d'autres aussi, bien sûr – avec des gens nouveaux et surtout jeunes, retardent négativement le vieillissement de l'être dans la mesure surtout où il est engagé intérieurement aussi. En effet, pour nombre de seniors, de sexe masculin particulièrement, la retraite dans la fatale «coquille» commence par la prise de conscience devenant subitement certitude de n'être plus bon à rien ni pour personne.
Cela ne concerne pas exclusivement le cas typique de l'employé aux longues années de fidèles et loyaux services qui n'a jamais eu le temps de se préparer un violon d'Ingres et qui, quelques mois après sa retraite se retrouve devant un grand vide – un grand nombre d'indépendants, et justement ceux-ci, qui avaient de leur profession fait leur dada ne laissant plus guère de place pour le second, se trouvent touchés par ce même phénomène. Certes, au début, ils ne le ressentent que par un indulgent décalage des phases. Mais un jour, ils doivent se rendre à l'évidence qu'ils ne sont plus dans le coup. Qui donc veut encore d'un avocat au crâne orné de fin duvet blanc comme neige ou d'un architecte ne montant plus les marches quatre à quatre! A l'un comme à l'autre, l'outil pourrait échapper des mains en plein ouvrage...
Nous savons que Goethe avait 72 ans lorsqu'il écrivit «Les années de voyage de Wilhelm Meister» et qu'il acheva son Faust II à au moins 80 ans. Winston Churchill avait bien, lui aussi, 72 ans lorsqu'il tint son fameux discours de Zurich, par lequel il montra à l'Europe le chemin de la paix. Et cette énumération est loin d'être exhaustive. Darwin termina son œuvre sur les origines de l'homme à 62 ans (ce qui à l'époque en valait bien 80) et le monde, à son tour, aurait des siècles de retard si ces vieillards n'avaient eu la possibilité d'exercer un pareil rayonnement. Il faudrait donc trouver un moyen de «vendre» de façon adéquate tout ce potentiel pour une grande part en friche de nos jours... une sorte d'instance de déblaiement ou de bourse, peut-être, qui, certes, devrait tamiser aussi, mais, pour le reste, canaliser les nombreuses capacités, vues d'ensemble et expériences vers des tâches appropriées. Mais, peut-être ne s'agit-il là, déjà, que d'élucubrations d'un vieillard se refusant d'être mis au rebut.
Bien sûr – et malheureusement – le vieillissement peut être tout autre que beau. Nous l'entendons et le lisons tous les jours. Mais il serait aussi regrettable qu'injuste d'ignorer, à cause de cela, les beaux côtés du soir de la vie. ■

WALTER GREMINGER

* Une femme aveugle de 60 ans, incapable depuis sa naissance de percevoir, a plus forte raison d'utiliser son corps, que l'on avait toujours alimentée et menée aux toilettes apprit, une fois abandonnée à elle-même, à mener une vie presque normale (Oliver Sacks «L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau», Seuil, 1987).